



Ecrire au journal
ou echo.oranie@gmail.com
(mail réservé à cette rubrique)

Retour à Oran

8 août 1961 : je fête mes trois ans sous le regard attendri de mon père. Ma main est posée sur son bras, puisant dans sa force, la confiance qu'il faut à un enfant pour affronter la vie. Ma sœur de dix ans est blottie contre lui, notre petite sœur de quatre mois, dans les bras de notre grand-mère, babille gaiement. Notre mère, comblée par l'amour de son mari et des fillettes qui illuminent leur foyer, immortalise cet instant. Cette photo sera la dernière des jours heureux.



5 septembre 1961 : l'horreur ! Des tirs dans la foule, mon père est frappé d'une balle en pleine tempe. Sa vie est fracassée, notre vie est fracassée. Mes premiers souvenirs datent de ces instants : la douleur muette de notre famille qui nous entoure tendrement, le regard désespéré de notre mère, notre bonheur à jamais détruit. Et pourtant, malgré la tragédie, malgré la peine, notre mère a su nous élever dans la joie. Si son cœur n'était que larmes, son visage n'était que

sourire. Elle ne voulait pas que ses filles, les filles de son mari, vivent dans le chagrin. Notre père n'était plus là ; mais elle a su le rendre présent et nous avons, chaque jour, l'impression qu'il guidait nos jeunes vies. Et cependant, quel manque dans ma vie d'enfant, puis, dans ma vie d'adulte ! Manque de lui, manque de mes racines. Afin de pallier ce vide, il fallait que je découvre cette terre sacrée, que je la connaisse enfin.

Alors, avec ma sœur aînée, en 2006, nous nous sommes envolées pour Oran et j'ai enfin mis mes pas dans ceux de mes parents. L'église Saint-Louis est vidée de ses ornements et pourtant j'ai été enveloppée par la ferveur de leurs prières. Promenade de Létang, j'ai senti la main de mon père qui assurait mes premiers pas, nous avons cheminé auprès d'eux sur la colline de Santa Cruz.

Devant la tombe familiale, leur émotion était encore palpable et j'ai bien entendu l'écho de leurs rires résonner dans notre appartement. C'est désormais Fatiha qui y habite, elle nous a reçues avec un large sourire et a promis d'y conserver pour toujours, les quelques photos des jours heureux que je lui ai confiées. C'est un peu de nous qui restera encore, là-bas, un peu comme si nous n'étions jamais partis.

J'ai quitté le sol d'Oran apaisée. Oran existe toujours et la volonté, le courage, l'ardeur de vous tous qui l'avez façonnée vibrent encore intensément.

Il y a très longtemps, j'y ai laissé mes empreintes d'enfant. Maintenant, comme vous, j'y ai laissé mes empreintes d'adulte. J'y ai senti mes racines, oui, à Oran, j'ai enfin retrouvé mes racines, elles m'y attendaient.

Martine de Marzi

N.D.L.R. – Merci, Martine, pour ce vibrant et émouvant témoignage.

Sur cette « terre sacrée » d'Oran, comme tu l'écris, ton papa, Armand de Marzi, a laissé le souvenir d'un homme généreux. Professionnel courageux, il assurait seul dans son camion-atelier des liaisons avec le Sud-Oranais, traversant des régions extrêmement dangereuses. Athlète accompli, il s'était fait une réputation de judoka de haut niveau. Papa de trois adorables fillettes, il avait devant lui un avenir lumineux. Le sacrifice de sa vie pour l'Algérie Française laissa son épouse et ses filles, sa famille, ses amis et ses camarades, anéantis et désespérés.

Sur l'Hexagone, ta Maman a laissé une trace inoubliable. Surmontant sa douleur et son chagrin, elle a consacré sa vie à toi et à tes sœurs, bien sûr, mais aussi au service des autres.

Aussi, l'Union Nationale des Combattants et l'Association des Veuves et Orphelins de Guerre, dont elle assumait les présidences, lui avaient rendu un solennel hommage. En outre, une plaque commémorative indique aujourd'hui à tous que, dans le Vieux Nice, la grande salle de réunion de l'Association des Donneurs de Sang bénévoles a reçu le nom de ta maman, Josette de Marzi, en remerciement pour l'œuvre accomplie dans cette association.

La vie de tes parents est un exemple de plus dans cette admirable cohorte d'hommes et de femmes, venus de la terre d'Algérie Française, qui ont montré, en dépit de la tragédie qui les a accablés, que rien ne pouvait les anéantir et qui montrent sur l'Hexagone, qu'ils restent des hommes et des femmes de valeur.